

XYZ. La revue de la nouvelle

Livre de l'adolescence à Granby

William S. Messier, *Le basketball et ses fondamentaux*,
Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2017, 248 p.

Nicolas Tremblay



Number 132, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2017). Review of [Livre de l'adolescence à Granby / William S. Messier, *Le basketball et ses fondamentaux*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2017, 248 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (132), 91–96.

Livre de l'adolescence à Granby

William S. Messier, *Le basketball et ses fondamentaux*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2017, 248 p.

À L'HIVER 2017, William S. Messier publiait son quatrième livre, *Le basketball et ses fondamentaux*, et renouait avec la nouvelle — son premier, *Townships* (2009), exploitait le genre — après deux romans, *Épique* (2010) et *Dixie* (2013). Les trois premiers titres de l'auteur situaient l'action à Granby et dans ses environs et avaient valu à William S. Messier d'être classé dans le courant du néoterroir, avec des écrivains comme Samuel Archibald. Ce courant est toutefois bien loin de son ancêtre canadien-français, de son moralisme, de sa nostalgie et de son conservatisme (pensez à *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon ou aux *Rapaillages* de Lionel Groulx pour vous ressouvenir). On ne trouve rien de comparable chez les nouveaux auteurs. La critique multiplie les étiquettes évocatrices pour nommer ce phénomène plutôt inédit : post-terroir, ruralité trash (l'expression est de Mathieu Arsenault), école du pick-up ou école de la tchén'ssâ (cette expression du professeur Benoît Melançon, employée dans son blogue de *L'Oreille tendue*, est en train de s'imposer). Avec *Le basketball et ses fondamentaux*, Messier s'éloigne de la ruralité, mais pas de ce qui caractérise déjà son œuvre et l'école dont il fait partie, soit l'oralité, la culture locale et le mélange de réalisme et de fantastique.

Le livre hybride de Messier regroupe des textes de différentes catégories : des récits, des nouvelles proprement dites et un mini-essai (en clôture). Le titre laisse deviner le fil conducteur, le basketball, un sport urbain associé à la culture noire afro-américaine mais qui a des émules un



peu partout, même à Granby, surnommée ironiquement la « capitale du bonheur » par Messier. Intitulés « Les fondamentaux » I, II, III ou IV, les courts récits qui ponctuent le recueil nous racontent, sur le mode d'une nostalgie légère, à la limite de l'autodérision, la passion pour le basketball qui a imprégné l'adolescence de l'écrivain. Le temps se déclinait alors selon les périodes marquant le sport professionnel, « les années Jordan » (« Les fondamentaux I ») ou l'année du *crossover* d'Allen Iverson (« Les fondamentaux II »). De façon plus intime, le temps est aussi jalonné d'événements inoubliables, comme la raclée que le narrateur a failli recevoir après un match improvisé contre des petits délinquants, des « cheminements particuliers », qui écoutaient l'album hip-hop du groupe Wu-Tang Clan (« Les fondamentaux III »). La majorité des textes évoquent l'école secondaire, la polyvalente, là où un jeune homme (comme Messier) pouvait s'adonner à son sport tout en rêvant d'une carrière professionnelle ou d'exploits dignes de ses idoles. Le texte d'ouverture, « Glossaire », donne le ton d'emblée. On raconte les aventures de l'élève basketteur Dave Langevin, amoureux de la belle Karine Levasseur, courtisée par « l'ostique » d'Hugo Quesnel, un coéquipier détestable ; ainsi que les déboires typiques de cet âge (déménagement, divorce des parents, repréailles de la professeure de mathématiques, etc.). L'originalité tient avant tout à la forme, motivée par un passage métatextuel. Le coach Robert offre à Dave Langevin l'essai *Le basketball et ses fondamentaux*. Influencé par cette lecture (à un point tel, dit le narrateur, qu'on pourrait l'accuser de plagiat), Langevin nous raconte son histoire fragmentée sous la forme d'un glossaire définissant tous les aspects du jeu, qui sont, pour la plupart, des métaphores de son existence. Le lecteur apprend du même coup les positions des joueurs, les zones du terrain, les différents jeux et passes... Le critique et écrivain Gaëtan Brulotte a nommé ce genre de textes qui « reproduisent des formes non littéraires (comme le mode d'emploi)

92 pour les parodier ou pour leur faire subir un déplacement

esthétique¹ » des textes *haptistes*. Messier s'inscrit de cette façon dans l'histoire de la nouvelle contemporaine et de ses explorations, qui engendrent des recueils à l'organisation interne originale et qui ont fait éclater le genre, à partir des années quatre-vingt.

En plus de « Glossaire », le recueil compte quatre nouvelles. « Les deltaplanes » a un lien thématique ténu avec le reste, et fait figure d'exception pour cette raison. L'action se déroule à Estrie Data Plus, une compagnie qui compile des données informatiques. Caro, une collègue de travail adepte des théories du complot, est convaincue que le mobilier bouge pendant la nuit. Son équipe perd progressivement de l'espace au profit d'autres sections, convainc-t-elle les autres, hormis le narrateur, quelque peu indifférent. Lui, le vague à l'âme, se souvient de son ancien collègue, Hugo Quesnel (un personnage de « Glossaire » porte le même nom), avec qui il s'amusait à lancer des papiers dans une corbeille comme les basketteurs qu'ils avaient déjà été. À la fin, on lui propose une promotion, il pourrait se sentir vivant avec les cadres et les patrons, comme dans les deltaplanes qu'on voit au loin au-dessus des montagnes depuis le triste stationnement. « Transport », un texte polyphonique, m'apparaît la plus grande réussite du livre. Les survivants d'un accident racontent aux élus, réunis pour une séance extraordinaire, l'accident dont leur équipe de basketball a été victime, en route dans une fourgonnette (une Econoline) après un tournoi dont elle revenait bredouille, la nuit presque venue. La fourgonnette a croisé quelque chose sur sa route, un orignal ? une « bibitte » mystérieuse ? un ovni ?, puis a fait plusieurs tonneaux en voulant l'éviter. Le point de vue de la narration reste neutre et effacé, celle-ci donnant la parole aux témoins en juxtaposant, dans une sorte de fondu enchaîné, de joyeux pêle-mêle, les propos des témoins ou des extraits du rapport d'incident, à l'aide du discours indirect (« le coach Côté dit que... », « l'inspecteur

1. Gaëtan Brulotte, *La nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, coll. « Littérature/Cahiers du Québec », 2010, p. 242.

adjoint Mongeau dit que... », « Langevin reprend en disant que... », « Mongeau demande à tout le monde de... »). La vérité demeure inconnue, mais la chute boucle le texte sur une métaphore, les parois de l'Econoline faisant des passes avec les têtes des passagers, un peu comme les voix se répercutent dans l'espace de la nouvelle. Les deux autres nouvelles, « La défaite de Big Dawg » et « Wu-Tang », les plus longues du recueil, surprendront moins les lecteurs de Messier. Ce sont des histoires un brin abracadabrantes, avec des antihéros, sur le fond caricatural d'une vie de banlieue morne et pathétique, faite de commissions chez le quincaillier Canadian Tire ou de travaux manuels prosaïques. Ancien joueur de basketball, le colosse surnommé Big Dawg travaille pour le jardinier Jeff Westford. Il obtient la chance de jouer contre les Globetrotters de Harlem au Centre Bell, mais il oublie, dans le feu de l'action, que c'est un match d'exhibition, entièrement chorégraphié, et tombe sur la tête après son échappée imprévue qui se conclut sur un *dunk* qui tourne mal. L'humiliation sera grande. « Wu-Tang » raconte l'histoire de Robert Côté, policier à la retraite et entraîneur des Griffons de l'école secondaire Sacré-Cœur à Granby. Il s'agit d'un récit fantastique à la manière des *Oiseaux* de Hitchcock : la région subit l'invasion d'abeilles africaines tueuses, déréglées à la suite d'un incident survenu dans un laboratoire. Le texte multiplie les indices et les parallèles entre les phénomènes individuels et psychologiques et les phénomènes fantastiques : par exemple, la femme de Robert Côté, Huguette, est allergique aux piqûres d'abeilles ; se trame aussi un adultère, jamais consommé, entre le personnage principal et la séduisante apicultrice, Carole Fredette. L'entraîneur, qui prépare minutieusement les stratégies de son équipe, insiste beaucoup sur les déplacements à l'intérieur de l'espace balisé du terrain. Alors qu'il se retrouve à la fin enfermé avec sa famille, tel un survivaliste, dans un abri souterrain qu'il a creusé dans sa cour, il fera un rapprochement entre la chorégraphie du sport et le langage des abeilles. C'est la chute prévisible de la nouvelle.

Composé de douze fragments, le texte de clôture, « A-OK ou La capitale du bonheur », est un court essai sur l'approche créative de l'écrivain (il est dédié au professeur Jean-François Chassay). Mais il apprendra peu de choses au lecteur perspicace, tant les textes qui précèdent parlent d'eux-mêmes. Le style de Messier n'a en effet rien d'hermétique. Près du réalisme grotesque (pensez à Rabelais), il est tout entier axé sur la narration et la transparence ainsi que sur le grossissement des procédés. Messier cite à deux reprises les thèses de Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien*, notamment celle au sujet de la tension inhérente entre écriture et oralité, deux « régimes » qui s'interpénètrent : le deuxième, marginal, parasite le premier et le détourne à son profit par la ruse, jusqu'à ce que le premier s'approprie et officialise les procédés de l'autre. Est-ce une vision de la littérature par trop étroite ? D'une grande banalité ? Il n'y a là, bien sûr, rien de neuf, mais l'analogie de Messier entre les rapports qui unissent le basketball organisé et le basketball de rue, d'une part, et sa propre poétique, d'autre part, est porteuse : elle montre une dichotomie, toujours opérante chez l'écrivain, entre ce que Fernand Dumont appelle « culture première » et « culture seconde ». L'intrusion généreuse du vernaculaire dans les textes s'inscrit dans cette démarche. Vous lirez au passage beaucoup de termes populaires ou d'anglicismes (« weird », « edge », « weed », « sniques »...) — que l'éditeur a jugé à bon escient de ne pas écrire en italique — et des expressions vulgaires du type « La 10 [l'autoroute], ça suce des raies » ou « avoir un numéro deux assez pressant ». La langue littéraire n'a jamais été la langue normative ni la stricte transcription de la parole vivante ; on sait que les écrivains les plus inventifs, comme Réjean Ducharme, créent leur propre idiome. L'allusion à de Certeau a cependant l'avantage d'ouvrir la question linguistique sur celle, plus large, de la culture. Dans tous ses livres, Messier multiplie les allusions à la culture populaire. Par exemple, le narrateur d'*Épique*, dans l'une de ses nombreuses digressions, souhaite reproduire dans le vide les coups de pied de Bruce 95

Lee ou de Chuck Norris. Nombre de ces références pigent dans la culture américaine. Messier, qui est en train de devenir le chantre de sa région (tout comme François Blais de sa Mauricie natale), montre, par la voie du bassement comique, la singularité du lieu qui a hérité de nombreuses caractéristiques par cette proximité géographique. Dans *Dixie*, c'était le jazz, dans *Townships*, la musique populaire et le baseball, dans *Épique*, les produits de consommation. Avec ce récent recueil, Messier nous explique comment un jeune Estrien a pu rêver de devenir un « pseudo-gangster », un Noir vivant dans les ghettos du Bronx ou de Harlem, en jouant au basketball et en écoutant du hip-hop. Ce que Norman Mailer a appelé, dans un célèbre article, un « *White Negro* ».

Nicolas Tremblay

érudit
www.erudit.org

XYZ. La revue de la nouvelle est offerte en version numérique sur Érudit (pour les trois dernières années, abonnements payants seulement), portail canadien de revues, de dépôts d'articles et d'ouvrages électroniques.